

Les ateliers d'écriture

## *La plume interlude*

... A la Galerie HUIT'YV ...

**Atelier d'écriture :**  
« Abstraction lyrique... »

---

**A partir des œuvres de  
Christine Lance**



## Les ombres étincelantes



Le feu avait pris dans la nuit. Tous les habitants de la demeure dormaient encore. Très vite, à des kilomètres à la ronde, on put voir le ciel s'embraser. AU FEU ! Entendait-on crier ici. AU SECOURS ! Entendait-on hurler là. C'était une vieille bâtisse qui abritait des SDF. Voici leur histoire.

On les voyait souvent au village. Au début, ils se tenaient un peu à l'écart, comme honteux d'être là, semblant s'excuser d'exister. Et puis un matin glacé, Fanfan, le patron du PMU, un brave type qui les observait depuis longtemps avec la boule au ventre, se rendit à leur QG. Les malheureux étaient blottis dans la pièce principale. Les fenêtres ne possédant plus de vitres, les courants d'air les faisaient frissonner. Ils étaient une dizaine à fixer Fanfan, ce matin-là, amaigris, grelottant. Ni une ni deux, tous furent invités à venir savourer un bon grog au café du village.

Ce fut le début d'un long arrangement entre SDF et villageois. Les premiers rendaient de petits services, bricolage ou couture pour les uns, aide aux magasins pour les autres. Très vite, le bon cœur de Fanfan trouva récompense. Les habitants du village, en retour, décidèrent de retaper la vieille mesure des infortunés. La solidarité porta ses fruits. L'été venu, tous se connaissaient, s'entraidaient. Le soir, on allumait des feux de bois, des feux de joie autour desquels on se prenait par la main pour danser des farandoles. Toute différence était abolie. Si un étranger se présentait au village, il était aussitôt accueilli, trouvait gîte, couverts, et s'immergeait rapidement dans cette chaleureuse atmosphère.

Cette vie simple et si sereine dura une saison. L'hiver suivant montrant le bout de son nez, Fanfan réunit ses amis. C'était un peu son œuvre qu'il contemplait là, dans le bar. Le triomphe de la bienveillance et de l'amitié. Il se sentait coupable d'avoir à briser l'ambiance. Il le fallait pourtant. Il tenta d'y mettre les formes, d'être rassurant. Mais ce soir-là, la foudre s'abattit sur l'assemblée. Le patron des lieux avait un cœur énorme. Un cœur beaucoup trop palpitant, à présent, pour continuer à s'en servir sans subir d'intervention. Une opération à cœur ouvert était programmée la semaine suivante. Fanfan s'exilait à Paris.

Consternation générale. Le village allait-il survivre sans la sagesse de son Chef bien-aimé ? Cette nuit-là, il gela. Les SDF, qui n'en étaient plus, regagnèrent leur maison restaurée la tête basse et l'esprit empli des multiples souvenirs de félicité que leur avait apportée cette saison au Paradis. Ils avaient repris foi en l'humain. Ils allèrent se coucher sans prononcer une parole.

Dans la nuit, le feu ravagea la demeure.

Fanfan avait couru dès qu'il avait deviné le drame. Il précédait les autres villageois. Quand ils parvinrent au lieu de l'incendie, il ne restait aucun survivant. Le cœur de Fanfan céda sous le choc. Avant de rendre l'âme, il eut le temps de voir tout le village réuni. Il lui sembla distinguer, s'échappant de la maison engloutie par les flammes rougeoyantes, des ombres qui dansaient la farandole. Agonisant, il sourit pourtant une dernière fois, et s'en fût rejoindre ses amis d'infortune, ces magnifiques ombres étincelantes.

Pascale Passot

## Rage de vivre, rage de fuir



Je me suis encore laissée envahir par mes émotions, mes sensations sans rien dire. A force de tout intérioriser en moi, à force de ne rien dire, à force de me laisser manipuler, mon corps bouillonne. Je ferme les yeux pour me détendre mais le tourbillon ne cesse pas. Face à moi du rouge, du noir, du marron comme un volcan qui va éclore, qui va exploser. Me voici face à ce volcan, que faire ? Partir ? Rester ? Accepter ? Réagir ?

Perdue dans mes pensées, je n'entends pas mon amie s'approcher de moi et me prendre dans ses bras. Je suis sur le point de la repousser quand je me rends compte que je suis de retour dans la réalité.

Face à moi, Andréa, interloquée. Je m'effondre en larmes et me laisse aller dans ses bras. Sa chaleur réconfortante m'apaise. Toujours du rouge en moi, mais face à mon rayon de soleil, je laisse s'échapper ma colère. Au début, les mots sortent vite avec une violence, une colère qui me surprennent.

Le regard doux et bienveillant d'Andréa me permet d'exprimer cette rage. Encore une fois, mon patron a mis en avant (face à mes collègues) une erreur que j'ai faite. Encore une fois, je n'ai rien dit et j'ai écouté, senti en moi monter, bouillir la colère.

J'exprime à André mon ras le bol, mon dégoût. J'en arrive à comprendre les personnes qui, poussées à l'extrême, en manque de mots, en viennent à tuer. Face à lui, face à sa toute puissance, parfois je sens des envies de meurtre, des coups de couteau partout, du sang, du rouge...

Mais que m'arrive-t-il ? Pourquoi je me suis laissée envahir ? Heureusement qu'Andréa est là à m'écouter, à laisser sortir cette rage.

Grâce à elle, à ces mots qui s'échappent enfin, ces mots qui coulent, je réalise l'importance de parler, d'exprimer ses sentiments, ses désaccords. Même si je ne me sens pas encore prête pour parler avec mon patron, je suis en chemin.

La grenade qui sommeillait en moi a explosé, et maintenant le soleil irradie mon corps et mon cœur.

Céline Garcia

## Sur la route de l'estive



Hier, avec ses deux compagnons, il a pris le chemin de l'estive... Avec ses deux compagnons et ses moutons.

L'ombre enveloppant le village s'estompait pas à pas ; la cloche sonnait Laudes ; le soleil pointait ses premiers rayons de derrière le mont, sur le village encore endormi. La vallée qui s'était ratatinée dans la nuit, se gonflait d'odeurs, de couleurs, de sons, qui signalaient aux bêtes et à leur homme qu'il était temps de prendre la route. Les chiens allaient et venaient autour du troupeau, excités de cette nouvelle saison en liberté. L'hiver a été rude cette année, longues les journées, couchés aux pieds du maître. Les moutons se serraient les uns contre les autres, un peu ahuris et grisés par la brise matinale.

L'homme a posé sur ses bêtes un regard entendu. Les chiens sont venus à sa botte. La pose du bâton en avant a marqué le signal.

L'homme est parti de son pas sûr, chaloupé, sur un rythme qu'il ne quittera plus, que la pente soit douce ou qu'elle s'incline fortement. Les chiens, un de chaque côté de ses pas, avancent sur sa cadence, à l'écoute de ses ordres que seuls ils entendent. Ordres sans mots, simples jeux de langue et de gorge qui leur permet de quitter leur maître pour les bêtes en sachant précisément leur travail. Puis, les bêtes à nouveaux regroupées vers la bonne direction, ils reviennent au pied reprendre la cadence.

Ainsi, hier, aujourd'hui et demain, et chaque jour de cet été sur les hauts plateaux.

Aujourd'hui, après une courte nuit à la belle étoile, ils ont repris le chemin dans le fond de la vallée. Il monte en pente douce, régulière, en suivant le torrent qui a creusé son V, siècle après siècle, éloignant un peu plus les sommets des deux rives.

Aujourd'hui, le soleil embrasse tout de son insolente lumière. Sur un promontoire, un bosquet de pins noirs regarde l'homme et les bêtes passer, unique tâche sombre dans ce végétal doré.

Ce soir, ils auront rejoint la source qui depuis hier étanche leur soif sous le ciel de plomb. Une nuit encore à la belle étoile, les chiens aux abois veillant sur la troupe.

Demain, le pas se fera plus lourd, mais toujours régulier, la pente plus verticale. Bêtes et homme monteront vers le chalet qui est leur « chez eux » de tous ces étés en estive.

**Anne Gauduel**

## Pulsation

A la toile qui respire ...



Ton ventre rond et chaud palpite.

La vie mouvante du cosmos circule dans tes oranges, tes rouges, tes ocres.

Le souffle de Gaïa, brûlant et profond, s'expulse de tes entrailles.

Je sens ta puissante pulsation secouer l'espace.

L'accouchement est proche, ta matrice s'anime, creuset où la vie se transforme.

Ta vibration palpitante s'attendrit dans les blancs-douceur, lumière des profondeurs.

Merci la vie !

## Désert

Un doux matin de brume tiède, je me tiens devant l'étendue de sable blond, silencieuse.

Une brise légère caresse mes pieds, mes cheveux et toute l'immensité.

Les traces multiples imprimées dans le sable parlent de l'activité de la nuit. J'essaie de deviner qui est passé par là... Une souris ? Un lapin ? Un serpent ? Un fennec ? Tous disparus au matin, rentrés dans le ventre de la terre, à l'abri de la chaleur qui va très rapidement devenir intense.

Je respire cette douceur, instant de tendresse, de légèreté.

Je respire le silence.

Je me sens unifiée à cette matière vivante, ondulante, tranquille, sèche, minérale, qui patiente depuis des millions d'années.



Béatrice Guiomar